

FRANSK FORTSÆTTERSPROG A (hhx)

THÈME : LES PRÉJUGÉS

INSTRUCTIONS :

1. Fais un résumé du texte 1 et du texte 2.
2. Explique pourquoi Karine Paulin s'intéresse à Samuel (texte 1).
3. Rends compte des soucis d'Hervé (texte 2).

TEXTES:

Hall / Banlieues / p. 8-10 / Gyldendal / 2007

BUT ! / Thomas Gunzig / (De)connexion : et autres histoires / p. 11-12 / Jens-Peder Weibrecht / Liljeforlaget / 2014

INTRODUCTION :

Texte 1 : Samuel traîne dans le hall et rencontre deux jeunes qu'il ne connaît pas.

Texte 2 : Hervé habite dans la cité. C'est samedi, il s'ennuie et il est amoureux de Vanessa, qui est la beauté de sa classe.

VOCABULAIRE :

camé (m) : *narkoman*

tronche (f) : *fjæs*

embrasser comme un pied : *kysse dårligt*

Prévert : *fransk digter*

s'ennuyer ferme : *kede sig helt vildt*

HALL

Une nuit que j'étais à traîner dans le hall, deux types sont arrivés et m'ont demandé comment je m'appelais. Samuel. Ensuite, l'un des deux m'a demandé mes origines. *Juif par mon père. Gitane par ma mère.* Là-dessus, le premier m'a empoigné par les bras, et en un rien, je me suis retrouvé par terre. Le deuxième gars m'a attrapé par les cheveux et a tapé une dizaine de fois ma tête contre le sol carrelé pendant que son copain m'envoyait des coups de pied un peu partout dans le ventre et dans le dos. Je sais qu'ils me disaient un tas de choses en me frappant mais j'entendais pas vraiment.

Quand je me suis réveillé, j'étais toujours étendu par terre, apparemment personne n'était passé dans le hall, ou bien des gens qui avaient dû me prendre pour un camé. Je suis rentré chez moi, et le sang coulait tellement sur mon visage que tout ce que je voyais était rouge.

J'ai raconté à mon père que quelqu'un avait ouvert la porte des escaliers au moment où je passais et que je me l'étais prise en pleine tronche. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui encore, mais je n'osais pas dire à mon père qu'on m'avait cogné à cause de tous ces machins racistes. J'avais peur de lui faire de la peine.

À l'hôpital, ils m'ont fait cinq points de suture à l'arcade droite, trois points à la gauche et ce qu'ils pouvaient pour mon nez. J'étais un peu choqué, mais le lendemain déjà ça allait mieux. Les pansements me donnaient l'air d'un dur et j'ai raconté mon histoire trois mille fois aux copains de l'école. Un gars m'a dit que Karine Paulin, une fille plutôt mignonne qui était dans un autre groupe du fait qu'elle faisait allemand première langue, avait envie de sortir avec moi. Je suis allé la voir à la cantine et comme je sentais que mes pansements la lassaient pas indifférente, on a convenu d'un rendez-vous le mercredi suivant pour aller au cinéma.

Je ne sais plus quel était le film parce qu'on a commencé à s'embrasser dès les publicités. Le prof de français qui avait entendu parler de mon histoire m'a demandé d'exposer ma raclée devant les autres élèves au début de son cours. Il était révolté et se servait de moi pour dénoncer je sais pas quoi. Il arrêtais pas de dire : L'injuste moment qu'a vécu notre camarade... Franchement, je voyais pas à quel moment c'était juste de se prendre des coups dans la gueule. À la fin, il m'a demandé si

30 j'éprouvais de la haine. J'ai répondu que non. Il a eu l'air tellement content que j'en ai rajouté un peu. Du genre : *Je les pardonne ces pauvres connards... Ils ont pas eu la chance d'avoir mon éducation...* Et tous ces machins qui faisaient de mes onze ans au moins le double.

Le vendredi, on m'a enlevé mes pansements et j'ai retrouvé ma gueule normale. Celle à qui il n'était rien arrivé, celle qui n'intéressait plus Karine Paulin. Le gars qui m'avait parlé d'elle m'a même rapporté qu'elle disait à ses copines qu'elle avait honte d'être sortie avec un type dans mon genre et que j'embrassais comme un pied.

Pendant un an, à chaque fois que je passais dans le hall, je me disais que si je chopais ces deux salauds qui m'avaient tapé dessus, je leur ferais regretter d'être venus au monde. Pas parce qu'ils étaient racistes et tout ça, mais parce qu'avec leurs conneries, tout le collège savait que j'embrassais
40 comme un pied.

BUT !

Si, à dix ans, tomber amoureux ça peut être joli comme un poème de Prévert, dans le cas d'Hervé, surnommé Vévé, tomber amoureux avait été une malédiction. Il aurait pu tomber amoureux de la
45 petite Louise, la rouquine de sa classe ou de Samira, la fille de sa voisine... Dans ces cas-là, ça aurait été terrible, mais ça n'aurait pas été comme le cauchemar qu'il était en train de vivre. Il était tombé amoureux de Vanessa. Vanessa, l'ultime beauté de l'école.

Le samedi dans la cité était un jour d'ennui et l'ennui, ce n'était pas bon pour la cité. Les garçons de la classe de Vévé traînaient dans les halls d'entrée, zoniaient autour du terrain de basket ou organisaient des parties de mini-foot juste sous la fenêtre de la chambre d'Hervé. Hervé qui, comme
50 tout le monde, s'ennuyait ferme le samedi, s'ennuyait encore plus à regarder les quelques "pseudo" durs jouer au foot. En plus d'être petit, maigrelet et amoureux de Vanessa, le quatrième côté du malheur de Vévé c'était qu'il n'aimait pas le foot. S'il avait aimé ça il aurait pu se mêler aux conversations qui enflammaient les garçons de sa classe, l'OM, le PSG, les Bleus, il n'avait rien contre mais...
55 ça l'ennuyait.

Du coup, on le traitait de “fille”. On l’avait si souvent traité de “fille” qu’il était venu à douter... Et puis il était tombé amoureux de Vanessa, il n’était donc pas une fille ! Vanessa, Vanessa, Vanessa... Véné se demandait comment il allait pouvoir vivre à présent. Sans elle sa vie allait être aussi triste et morne que les eaux d’un canal du Nord au mois de novembre, c’était comme ça, il était maudit.

60 Certains avaient de la chance d’autres pas.